



HAL
open science

A l'heure de la "deuxième" mondialisation, une ville mondiale est-elle forcément une ville globale?

Cynthia Ghorra-Gobin

► **To cite this version:**

Cynthia Ghorra-Gobin. A l'heure de la "deuxième" mondialisation, une ville mondiale est-elle forcément une ville globale? : Un questionnement de la géographie française. *L'Information géographique*, 2007, pp.36-46. halshs-00547237

HAL Id: halshs-00547237

<https://shs.hal.science/halshs-00547237>

Submitted on 8 Jul 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A l'heure de la « deuxième » mondialisation, une ville mondiale est-elle forcément une ville globale?

Cynthia Ghorra-Gobin

CNRS directeur de recherche, enseigne à l'Université de Paris IV et à l'Institut d'Etudes Politiques (Paris), cynthia.ghorragobin@sciences-po.org

Mots-clés : ville mondiale, ville globale, mondialisation/globalisation, ville globale régionale

La présente analyse part de l'hypothèse que depuis la fin du XXe siècle, l'humanité (ou plutôt une partie seulement) franchit une nouvelle étape historique sous l'effet de la phase contemporaine de la mondialisation économique qui, tout en rappelant certains caractéristiques de la première mondialisation (amorcée autour des années 1870 pour s'interrompre brutalement avec la première guerre mondiale), s'en distingue. Les deux mondialisations qualifiées de « modernes » -par rapport à la mondialisation « pré-moderne » remarquablement analysée par Fernand Braudel- se traduisent toutes les deux par l'internationalisation de flux d'échanges de biens, de personnes et de capitaux parallèlement aux évolutions technologiques. Toutefois la deuxième s'en distingue en raison de l'émergence de ce qu'il est convenu d'appeler la « firme globale », soit une entreprise dotée de capacités d'assemblage d'éléments produits dans différentes parties du monde pour répondre aux attentes d'une société de consommation désormais qualifiée de globale. Le fonctionnement de la firme globale relève d'une organisation n'ayant plus rien à voir avec celle de l'entreprise fordiste du XXe siècle. Il repose désormais sur un sérieux travail d'échanges, de communication et de coopération entre équipes dites « virtuelles » parce que vivant dans des continents et pays différents. L'économiste Raymond Vernon fut le premier à utiliser l'adjectif « global » dans les années 80 avant que Michael Porter ne différencie clairement la « firme globale » de la « firme multinationale » des années 60 et 70. La stratégie de la première ne faisant plus référence aux frontières nationales¹.

Aussi suite à la mise en évidence de la spécificité de la deuxième mondialisation – également qualifiée de globalisation- et suite à la traduction française de l'ouvrage de l'universitaire américaine Saskia Sassen en 1996, l'expression « ville globale » a été reprise par les géographes, les chercheurs en sciences sociales ainsi que par les médias. Cette expression est alors principalement comprise comme synonyme de « ville-monde » ou encore de « ville mondiale », à l'image des chercheurs américains utilisant indifféremment « global city » et « world city » tout en se référant aux travaux de Sassen (1991) et de Friedmann et Wolff (1982). Une lecture minutieuse des textes originaux à la lueur de la distinction faite par les économistes entre économie mondiale (somme des économies nationales) et économie globale (un segment de l'économie mondiale) (Bressand & Distler) conduit toutefois à différencier les deux expressions. Aussi après avoir rappelé l'émergence d'un nouveau paradigme de la ville en rupture avec les représentations traditionnelles et souligné la genèse de ce débat anglo-américain, l'analyse souligne la différence conceptuelle entre les deux expressions « ville globale » et « ville mondiale » afin de mieux mettre en évidence la multidimensionalité de la mondialisation. Tout en rappelant l'intérêt d'inclure dans ce nouveau paradigme de la ville une dimension spatiale, la conclusion propose une contribution de la recherche française à ce débat.

¹. Pour plus de précisions sur les définitions données à ces termes, consulter le *Dictionnaire des mondialisations*, 2006.

1- L'émergence d'un récent questionnement autour de l'idée de ville

Les Nations unies ont organisé en 1996 le *Sommet de la ville* (Habitat II) pour inaugurer l'avènement du premier siècle urbain de l'humanité tout en s'inscrivant dans la continuité de la *Conférence sur les Etablissements Humains* (Habitat 1) organisée à Vancouver en 1976². De récentes données indiquent que désormais l'humanité est majoritairement urbaine et que le monde compte ainsi 400 grandes villes de plus d'1 million d'habitants, 120 de plus de 2 millions d'habitants, 50 de plus de 5 millions ainsi que 37 villes/métropoles comptant entre 8 et 26 millions d'habitants (Dogan, 2004). Selon les démographes des Nations unies, trois milliards d'êtres humains sont désormais urbains soit un être humain sur deux alors qu'en 1950, une personne sur dix vivait en milieu urbain³. Cette croissance urbaine devrait se poursuivre notamment pour les mégapoles tentaculaires comme Mumbai et Delhi qui passeront respectivement de 16 à 22 millions et de 12 à 19 millions en 2015 alors que Paris (10 millions) et Tokyo (35 millions) devraient rester relativement stables. La population de Shanghai passera de 13 à 17 millions, celle de Dhaka (Bangladesh) de 12 à 17 millions, et celle de Lagos (Nigeria) atteindra 17 millions de personnes. Aussi dans 25 ans, les villes des pays en développement accueilleront 4 milliards d'habitants contre un demi milliard pour l'Europe et 300 millions en Amérique du Nord. Ce constat démographique est jugé par certains observateurs comme un fait susceptible de déstabiliser la planète au même titre que le changement climatique, les risques des marchés financiers ou encore le terrorisme. Compte tenu de la non-convergence entre urbanisation et développement économique, ils n'hésitent pas à parler de « bombe urbaine »⁴.

Dans les pays non touchés par la mondialisation (également qualifiés de pays moins avancés, PMA), l'urbanisation s'explique principalement par l'arrivée de ruraux fuyant la misère des campagnes, suite à une succession de mauvaises récoltes liées aux intempéries climatiques et à la désertification des sols ou encore suite à des affrontements violents et des situations d'insécurité. La notion de réfugié jusqu'ici assimilée à celle de réfugié politique inclut à présent une nouvelle catégorie, celle des réfugiés de l'environnement. Comme par ailleurs, ces villes ne sont pas en mesure d'offrir emplois et logements aux nouveaux arrivants, la fracture entre pays touchés par la mondialisation et ceux exclus, risque de s'accroître. Dans les pays du nord, 6% de la population urbaine vit dans une situation précaire alors que les trois quart de la population urbaine des pays du sud vit dans le plus grand dénuement. Un milliard d'habitants vivent aujourd'hui dans des bidonvilles, privés d'eau potable, d'hygiène et de sécurité non loin de nouveaux quartiers récents accueillant entreprises et ménages ancrés dans les réseaux économiques de la dynamique économique mondiale. Le sociologue Mike Davis est même allé jusqu'à parler de « planète de bidonvilles » : Kibera, le plus grand bidonville africain est localisé à Nairobi (capitale du Kenya) où siège la division Habitat des Nations unies qui recense 200.000 bidonvilles dans le monde en 2007.

². La préoccupation des Nations unies (entre 1976 et 1996) sur la question de l'urbanisation est clairement analysée par Inge Jensen dans *The Istanbul Declaration*, Nations unies, 2001.

³. Voir le rapport, *World Urbanization Prospects* des Nations unies régulièrement mis à jour sur Internet.

⁴. Consulter les travaux de David Satterthwaite, directeur du programme des Etablissements humains à l'Institut international de l'environnement et du développement et éditeur de la revue *Environment and Urbanization*, l'un des plus grands spécialistes de l'urbanisation et du développement.

Certains architectes comme Richard Burdett qui fut en charge de la 10^{ème} Biennale d'architecture de Venise (novembre 2006) -où 16 villes de quatre continents ont été présentées- déclarent préférer utiliser le terme de « mégapole » plutôt que celui de « ville ». Cet intitulé leur permet d'une part de souligner l'ampleur du phénomène urbain et d'autre part de mettre l'accent sur le rôle de leur profession en ce début de siècle qualifié de « premier siècle urbain ». Mais des spécialistes du développement préfèrent distinguer le phénomène « métropolitain » du phénomène « mégapolitain », pour mieux souligner l'articulation avec la dynamique économique dans le premier cas et le lien plutôt distendu dans le second. Aussi une « ville méga » (ou une entité « mégapolitaine »), expression faisant principalement référence à la taille et au poids démographique, est plus adaptée au contexte des pays moins avancés et des pays émergents alors que l'entité métropolitaine participe pleinement de la dynamique globale (Haeringer, 2001, Dogan, 2004). Une ville « méga » est une ville qui s'affirme à l'échelle mondiale en raison de son poids démographique et de son rythme de croissance démographique et qui de ce fait véhicule l'image d'un univers chaotique en raison des tensions entre les différents groupes sociaux qui l'habitent.

Outre la reconnaissance de cette dichotomie entre urbanisation et croissance économique, les chercheurs soulignent également combien toute tentative de hiérarchisation des villes à l'échelle mondiale sur la base de simples données démographiques est un exercice hasardeux. Ils mettent l'accent sur la multiplicité de variantes nationales pour délimiter le territoire des villes et des agglomérations (Moriconi-Ebrard, 2000). Certains d'entre eux estiment par ailleurs que le mot « ville » est devenu moins précis depuis qu'il ne s'oppose plus vraiment à celui de « campagne » notamment dans les pays riches industrialisés (le niveau de vie est plus ou moins similaire en milieu urbain et en milieu rural) où l'« urbain » (incluant le suburbain et le péri-urbain) a pris le relais de la ville (Berque & al). Ce point de vue doit toutefois être plus nuancé quand on se réfère à la réalité des pays émergents (Wu Jinglian 2005), où la dichotomie entre les deux mondes non seulement perdure mais s'accroît, en raison des inégalités sociales entre les habitants des villes et ceux des campagnes.

Aussi l'émergence d'un récent questionnement sur l'idée de ville à l'aube du XXI^e siècle, contraste sérieusement avec les représentations des chercheurs du siècle dernier sur deux points. En effet jusqu'ici penser la ville à l'échelle mondiale signifiait d'une part faire référence au paradigme capital participant ainsi à l'idée de hiérarchie nationale et non de réseau (Arrault 2006) et d'autre part accorder au poids démographique le statut de variable discriminante. Ces deux critères étaient considérés fondamentaux pour juger de la dynamique économique. Dans un ouvrage de 1966, Sir Peter Hall, dans la continuité des travaux de Patrick Geddes et d'Adna Ferrin Weber (chercheur américain qui dans son ouvrage de 1899 faisait référence aux travaux de Paul Meuriot et de Pierre Emile Levasseur), reprend le terme de « ville mondiale » : à la page 10 de son introduction, il écrit « l'accroissement de la population urbaine est particulièrement rapide dans les villes mondiales ». Il est vrai qu'à l'époque, l'urbanisation ne concernait que les pays industrialisés, comme le laisse supposer le choix des villes étudiées excluant toute référence aux pays du sud. A l'heure de la deuxième mondialisation, de nouveaux indicateurs sont désormais pris en compte pour hiérarchiser les villes à l'échelle mondiale : on parle ainsi désormais de ville mondiale et de ville globale.

2- Ville globale (global city) et ville mondiale (world city) : La genèse de ces deux termes dans le monde anglo-américain

Les deux expressions « ville mondiale » et « ville globale » ont été forgées par des chercheurs anglo-américains qui utilisent indifféremment les deux termes. L'auteur de toute publication scientifique précise ainsi désormais que l'usage de « world city » remonte à l'article phare de John Friedmann et Goetz Wolff (1982) et que celui de « global city » revient à l'ouvrage de Saskia Sassen (1991). Mais dans le cadre d'échanges amicaux avec les collègues outre-Atlantique, la majorité d'entre eux est d'accord pour affirmer que « global city » reflète certainement mieux que « world city » les mutations structurelles des villes en charge du commandement de l'économie globale même s'il est vrai que l'inconvénient de « global city » réside dans le fait que l'expression (reposant sur le choix d'indicateurs prenant en compte les activités boursières et l'ingénierie financière) a été initialement utilisée pour trois villes New York, Londres et Tokyo. Cette remarque a d'ailleurs conduit à relativiser l'amalgame entre ces trois villes et le phénomène « global » dans un article écrit par Saskia Sassen pour le *Debat* (1994), « La ville globale : Eléments pour une lecture de Paris ».

Les deux figures de cette avancée conceptuelle, Friedmann et Sassen⁵, partagent une vision commune de l'avènement d'un système monde de production et de marchés (*emerging world system of production and markets*) qui tout en opérant une décentralisation spatiale des unités de production -grâce aux technologies de communication et d'information- maintient le principe de la centralité pour toutes les opérations stratégiques (relevant de la sphère du financement, des questions juridiques et de la comptabilité). La centralisation de ces opérations dans quelques villes localisées dans différentes régions du monde entraîne une reconfiguration et un renforcement de l'effet réseau entre ces villes, une situation susceptible de modifier ou encore de peser sur la vie politique locale et nationale. Friedmann et Wolff ont signalé les enjeux au niveau local ou encore infra-national alors que Sassen a explicitement parlé de l'Etat. Dans ce contexte reconnu comme inédit, la thématique du local devient un enjeu majeur en vue d'assurer une certaine régulation des flux globaux. D'où la formulation par les sciences sociales de trois questions jugées centrales pour l'action publique: -comment arbitrer entre les intérêts des habitants et ceux des entreprises transnationales ? -l'intervention de l'Etat est-elle pertinente ? -comment favoriser une meilleure coopération entre les différents échelons territoriaux de l'intervention publique ?

Dans l'article de 1982, Friedmann et Goetz reconnaissent avoir emprunté l'expression « world city » à Peter Hall. Toutefois contrairement à ce dernier, ils affirment de manière explicite leur refus de se limiter à la taille de la ville (poids démographique), de prendre en compte le statut de capitale ou encore toute forme d'inscription spatiale (agglomération ou conurbation) et la priorité d'une réflexion inscrite dans l'articulation entre ville et économie mondiale. Leur hypothèse s'appuie sur les travaux d'économistes d'avant-garde dont Christian Palloix mettant en évidence la logique d'émancipation du capitalisme du cadre national. L'économie mondiale ne se réduit plus à la somme des économies nationales, elle inclut un nouveau segment, l'« économie globale ». L'analyse est pertinente pour deux raisons. Elle présente l'avantage de dépasser la vision (traditionnelle) d'un monde divisé en deux : le Nord avec les pays industrialisés et le Sud incluant pays pauvres et pays en voie d'industrialisation pour laisser entrevoir la figure des pays émergents. Elle souligne, en outre, les limites d'une opposition classique entre centre et périphérie pour proposer le principe

⁵ . Au moment de la publication de leurs travaux, Friedmann et Wolff sont tous les deux professeurs à UCLA et Sassen professeur à Columbia (New York).

d'une possible convergence à l'échelle mondiale. Les notions de centralité et de hiérarchie ne sont pas jugées révolues mais susceptibles d'être retravaillées du fait que monde de la production et de la consommation s'organisent désormais sur la base d'un réseau de « world city » (world economy spatially articulated through world-cities). Désormais la « world city » ne se vit plus uniquement comme une ville située au sein d'un État-nation (comme l'entendait Peter Hall) mais comme une ville articulant « économie globale » et « territoire national ».

Pour Saskia Sassen tout comme pour John Friedmann et Goetz Wolff, une « global city » ou encore une « world city » s'organise autour de « clusters » (quartiers ou d'espaces spécialisés et regroupant des activités relevant d'un même secteur économique). Ils reconnaissent tous la spécificité du « premier » cluster parce qu'incluant des emplois exigeant de hautes qualifications dans les secteurs bancaires, financiers, juridiques et comptables. Le deuxième cluster comprendrait des emplois ayant pour finalité de rendre service au premier avec la promotion immobilière, les hôtels, restaurants, services domestiques et polices privées. Le troisième cluster assez dépendant du deuxième s'organisant autour des activités liés au tourisme. Le taux de croissance des emplois dans ces trois clusters jugé rapide se fait également au détriment d'un quatrième cluster, celui des emplois industriels (en dehors bien entendu de la haute technologie). Les institutions publiques (enseignement supérieur, recherche, établissements scolaires...) représentent un cluster à part entière alors que le sixième cluster regroupe les activités relevant de l'économie informelle. Les auteurs parlent d'« informal, floating and street economy » et reconnaissent le caractère polarisé de la « world city » où cohabitent une société transnationale (cosmopolite) ayant un niveau de vie élevé et une « underclass » alimentée par des flux migratoires (incluant des clandestins) et vivant à la marge de l'économie formelle.

La dimension spatiale de la ville globale a été souligné par le géographe Allen Scott qui dans le cadre de la conférence organisée en 2000 sur le campus de UCLA, a choisi l'expression « global city-region » ou « ville région globale » pour rendre compte du rôle des villes dans le commandement de l'économie globale. L'articulation entre l'économie globale et la ville entraîne une reconfiguration spatiale de l'ensemble. Comme l'indiquent les travaux empiriques, les emplois nobles relevant principalement de la sphère financière sont certes principalement localisés dans un quartier de la ville centre de la métropole ou ville-région mais cette concentration a eu pour effet de restructurer l'espace du marché du travail qui inclut désormais les univers suburbain et périurbain. Aussi l'expression ville-région globale met en évidence les inégalités territoriales entre les municipalités composant l'aire métropolitaine ou la ville-région et elle autorise à rendre plus explicite leur statut de rivalité pour attirer les entreprises et les ménages ainsi que la reproduction des inégalités sociales. Ce qui pose la sérieuse question de la gouvernance des entités métropolitaines.

Pour les chercheurs anglo-américains qui prennent pour référence la dynamique économique de la deuxième mondialisation également qualifiée de globalisation parce qu'elle ne se limite pas à la simple internationalisation des flux de capitaux, de biens et de personnes, toute différence entre « ville globale » et « mondiale » est jugée insignifiante. Or ce point de vue n'est valable que si l'on considère la mondialisation comme une nouvelle phase du capitalisme et que l'on néglige les autres dimensions de la mondialisation, comme par exemple l'influence culturelle. Une ville peut être qualifiée de mondiale si à l'échelle mondiale, elle est connue de tous, si elle exerce un pouvoir d'attraction et d'influence en raison de son patrimoine historique par exemple et si elle est en mesure de se qualifier pour se positionner dans la hiérarchie des villes accueillant les flux touristiques.

3- La mondialisation, un processus multidimensionnel :

Distinguer les deux concepts

L'article de Friedmann et Wolff esquissant il y a vingt cinq ans les contours d'un programme de recherche urbaine en proposant le principe d'une articulation à établir entre la ville et les mutations structurelles de l'économie mondiale ainsi que l'ouvrage de Sassen ayant enrichi la réflexion théorique à partir d'un sérieux travail empirique menée sur les trois premières villes impliquées dans cette nouvelle phase du capitalisme s'affranchissant du cadre national, ont facilité la remise en cause du paradigme traditionnel de la ville mondiale mais ils ont également effacé toute distinction possible entre « ville globale » et « ville mondiale ». Leur énoncé était certes audacieux et périlleux alors que d'autres chercheurs ancrés dans une démarche -que certains qualifieraient de déterminisme technologique- prônaient le déclin de la ville parallèlement à l'avènement des technologies de communication et d'information. Mais tout en rappelant les arguments de ces deux auteurs favorables à une équivalence entre « ville globale » et « ville mondiale », l'analyse se propose ici de revendiquer l'intérêt de leur distinction. Cette proposition repose sur l'hypothèse que la mondialisation ne peut en aucun cas se réduire aux seuls flux financiers et à l'émergence de la firme globale dans le cadre d'une mutation du capitalisme mais qu'elle exige de prendre en compte d'autres paramètres comme la dimension culturelle. En effet certains anthropologues n'hésitent pas à rappeler la dynamique du processus de déterritorialisation des cultures au travers des diasporas et des minorités transnationales (Appadurai 1996) pour mettre en évidence les phénomènes de métissage, atténuant ainsi les craintes liées à l'homogénéisation du monde ou encore à son américanisation.

Sassen insiste sur la question du rôle stratégique des villes dans l'économie globale en s'appuyant sur des données mettant en évidence trois villes (NY, Londres et Tokyo) devenues des lieux incontournables pour les entreprises financières et les services spécialisés (considérés comme des secteurs économiques de pointe). Elle propose de les qualifier de « globale » (global) plutôt que mondiale (world cities) dans la mesure où elles ne se réduisent pas à de simples niches économiques d'une économie mondialisée. Son ouvrage explique la manière dont la communication informationnelle autorise un processus de dispersion de la production industrielle à l'échelle mondiale mais combien cette dispersion exige en contrepartie la réorganisation de l'industrie financière autour de nouvelles centralités. Sassen a certes signalé l'impact de ce rôle « global » sur l'urbanisme et les nouvelles opérations immobilières - avec Battery Park City à New York, Canary Wharf à Londres et le téléport à Tokyo- ainsi que le processus de « gentrification » à l'initiative d'artistes qui ne tardent pas à être relayés par les nouvelles classes sociales branchées dans les réseaux globaux. Cette dimension est toutefois jugée secondaire par rapport aux véritables enjeux économiques et politiques, même si la thématique de la gentrification a par la suite été remarquablement travaillée par de nombreux géographes dont Neil Smith.

Distinguer les concepts de « ville mondiale » et « ville globale », contrairement aux chercheurs anglo-américains utilisant indifféremment les deux, s'impose si l'on veut éviter d'associer le processus de la mondialisation à sa seule dimension économique. Ainsi « ville globale » paraît approprié quand il s'agit de mettre en évidence l'articulation entre une ville et l'économie globale alors que l'idée de « ville mondiale » s'avère plus pertinente pour signifier le degré d'attraction qu'exerce une ville à l'échelle mondiale en raison de son passé historique, de son patrimoine, de la spécificité de sa production à une époque donnée ou encore de sa capacité à attirer des flux de touristes. La « ville globale » exprime clairement la

spécificité de notre « deuxième » mondialisation (qualifiée également de globalisation) en raison de l'émergence de la firme globale parallèlement à l'usage d'internet autorisant la connexion en temps réel avec des acteurs en dehors de toute référence géographique. L'entreprise globale détient en effet la capacité de localiser ses unités de production dans différentes villes ou régions du monde (en fonction par exemple de la proximité des marchés de consommation ou du coût du travail) tout en exigeant en retour des opérations de contrôle et de direction hautement centralisées prenant place dans des villes qualifiées de « globales ». La décentralisation ou encore la dispersion des tâches de la production ne s'est pas accompagnée d'une décentralisation équivalente du pouvoir et des profits, ce qui a priori favorise donc la « ville globale ». Aussi plus l'économie se globalise, plus la concentration de fonctions relevant du commandement ou encore du leadership se renforce au profit de quelques villes en mesure d'attirer et de contrôler les flux de capitaux.

La ville mondiale fait toutefois référence à d'autres vecteurs de la mondialisation, comme le champ culturel ou le champ du patrimoine historique. En opérant cette distinction entre ville globale et ville mondiale, on reconnaît que Miami, Los Angeles, Chicago ou Phoenix (contexte américain) sont des villes globales au même titre que New York même si cette dernière maintient sa suprématie dans l'ingénierie financière. Mais parmi ces cinq villes des Etats-Unis, on peut facilement reconnaître que New York et Los Angeles sont par ailleurs des « villes mondiales ». Tout au long du XXe siècle, New York a été perçue comme la figure emblématique de la ville construite sur la base d'une immigration issue du monde entier et qu'elle a largement contribué à l'émergence et à la diffusion de l'art moderne. Quant à Los Angeles, elle a acquis grâce à Hollywood, le statut de « capitale mondiale » du cinéma dès les années 30 et maintient encore son rôle en dépit de l'influence croissante de Bollywood. Nul ne peut remettre en cause l'attractivité mondiale de Venise même si elle n'est plus comme à l'heure de la mondialisation pré-moderne un centre majeur de l'économie. Hong Kong est une ville « globale » en raison de l'activité de sa bourse mais on est en droit de s'interroger sur son classement dans la liste des villes mondiales. En Amérique latine, Mexico a certainement un rang mondial en raison de son patrimoine historique, du rayonnement de sa culture et de sa capacité à attirer des touristes mais elle ne figure pas au rang des villes globales comme Sao Paulo (Droulers, 1998) qui par ailleurs commence à s'affirmer comme « ville mondiale » grâce au rayonnement par exemple de son orchestre symphonique (Osesp). Paris et Londres appartiennent au réseau des villes globales mais elles ont également le privilège d'être des « villes mondiales ».

Le souci de cette distinction entre « ville mondiale » et « ville globale » susceptible de se traduire par des travaux empiriques en géographie n'a pas pour seule ambition de prendre distance par rapport aux ancrages théoriques des collègues américains et ainsi d'affirmer la contribution de la recherche française au débat scientifique. Il participe de ce choix explicite en faveur d'une hypothèse de la théorie de la mondialisation non confinée au seul champ économique.

Conclusion :

Une « ville mondiale » se distingue d' « une ville globale »

Les chercheurs anglo-américains ont participé à l'émergence d'un nouveau paradigme de la ville mondiale remettant ainsi en cause les définitions plus traditionnelles prenant en compte le poids démographique ou encore le statut de capitale. Ils ont alors utilisé de manière indifférente les expressions de « ville mondiale » et de « ville globale », ce qui explique la non-distinction faite entre les deux dans la recherche anglo-américaine. Après avoir retracé l'émergence d'un questionnement sur le statut de la ville mondiale à partir des années 1980 et après avoir souligné son ancrage dans une réflexion se donnant pour objectif d'assurer l'articulation entre la ville et le rôle de commandement de l'économie globale (un segment de l'économie mondiale) à partir des textes de John Friedmann et de Saskia Sassen, l'analyse réaffirme l'impératif de différencier « ville mondiale » et « ville globale ». Tout en reconnaissant la dynamique de l'économie globale et l'avantage que présente l'expression « ville globale » pour signifier ses points d'ancrage, il paraît hasardeux d'assimiler la ville mondiale (world city) à la ville globale (global city). Difficile en effet d'imaginer que la mondialisation en cours est en mesure d'effacer toute forme d'héritage historique et d'influence culturelle pour se réduire à de simples flux financiers et flux de communication.

Repères bibliographiques :

Appadurai A. (1996), *Cultural dimensions of globalization*, University of Minnesota press, (traduction française, *Après le colonialisme*, Paris, Payot).

Arrault J-B (2006), « L'émergence de ville mondiale dans la géographie française au début du XXe siècle. Contexte, enjeux et limites », *L'Information Géographique*, vol. 70, n°4, 6-24.

Berque A., Ph. Bonnin & C. Ghorra-Gobin (2006) (ed.), *La ville insoutenable*, Paris, Belin.

Bressand A. & C. Distler (1995), *La planète relationnelle*, Seuil.

Castells M. (1996), *The Networked Society*, Oxford, Blackwell.

Davis M. (2006), *De l'explosion urbaine au bidonville global*, Paris, La Découverte.

Dogan M. (2004), « Four hundred giant cities atop the world », *International Social Science Journal*, Septembre, n°181, 347-361.

Droulers M. (1998), « Sao Paulo, ville mondiale et espace regional », *L'Information Géographique*, vol. 62 n°4, 147-159.

Ebrard-Moriconi (1993), *L'urbanisation dans le monde depuis 1950*, Paris, Economica.

Friedmann J. & G. Wolff,

(1982) «World city formation: An agenda for research and action», *International Journal of Urban and Regional Research*, 6, 309-44.

(1995), "Where we stand: A decade of world city research" in P.L.Knox & P.J.Taylor (eds.), *World Cities in a World system*. Cambridge, Cambridge university press, 21-47.

Ghorra-Gobin C.,

(1991) (ed.), *Qu'est-ce qui institue la ville ?* Paris, L'Harmattan.

(2000) *Les Etats-Unis entre local et mondial*, Presses de Sciences Po.

(2006) (ed.), *Dictionnaire des mondialisations*, Paris, Colin.

Hall Sir P. (1966), *The world City*, New York, McGraw Hill, (traduction française, les villes mondiales chez Hachette).

Haeringer Ph. (2001), L'économie introvertie: mégapolisation, pauvreté majoritaire et nouvelle économie, *2001 Plus*, N°50 (ministère de l'équipement).

Jinglian Wu, *Understanding & Interpreting Chinese Economic Reform*, Texare, 2005.

Lefebvre H. (1970), *La révolution urbaine*, Paris, Gallimard.

Mangin D. (2004), *La Ville franchisée: formes et structure de la ville contemporaine*, Paris, Editions de la Villette.

Mongin O. (2005), *La condition urbaine : la ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Seuil.

Pumain D., Th. Paquot & Kleinschmager K. (2006), *Dictionnaire : la ville et l'urbain*, Paris, Economica.

Sassen S., (1991), *The Global city : New York, London, Tokyo*, Princeton University press et réédité en 2001 (traduit en français en 1996 aux éditions La découverte).

Scott A.J. (ed.) (2001), *Global City-Regions: Trends, Theory, Policy*, Oxford university press.

Smith N., (1996), *The New Urban Frontier: gentrification and the revanchist city*, Londres, Routledge.

Veltz P. (2005), *Mondialisation, villes et territoires. L'économie d'archipel*, Paris, PUF.